

Simon McCartney

# Les Fantômes du Denali

Récit



Guérin  
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2017

Titre original: *The Bond*

© Simon McCartney, 2016

© 2016, Vertebrate Publishing

Crescent House, 228 Psalter Lane, Sheffield S11 8UT, UK.

[www.v-publishing.co.uk](http://www.v-publishing.co.uk)

Postface: copyright © Mark Westman 2016.

Photographies de Simon McCartney sauf indication contraire.

Ce livre est un récit basé sur la vie de Simon McCartney.

L'auteur assure les éditeurs que, à l'exception de quelques détails secondaires qui n'affectent pas la véracité du travail, le contenu de ce livre correspond à la réalité.

Collection Guérin – Chamonix

[guerin.editionspaulsen.com](http://guerin.editionspaulsen.com)

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

**Simon McCartney**

# **Les Fantômes du Denali**

*Traduit de l'anglais  
par Charlie Buffet*

Extrait numérique



Guérin  
éditions Paulsen

Simon McCartney, né à Londres en 1955, a découvert la montagne avec son père. Passionné d'alpinisme dès l'adolescence, il a grimpé partout en Grande-Bretagne avant de vivre en 1977 une saison initiatique dans les Alpes. Sa rencontre dans un bar de Chamonix avec le « Stonemaster » californien Jack Roberts le conduit en Alaska, où la cordée s'attaque en style alpin à ce qui reste à ce jour l'une des voies les plus difficiles de ces montagnes : la face nord du mont Huntington. En 1980, le duo trace une voie extrême dans l'immense face sud-ouest du Denali (ou McKinley), où Simon passe tout près de la mort. Simon, qui a abandonné l'alpinisme après cette expérience, est aujourd'hui un homme d'affaires qui a su transposer avec succès son goût du risque dans le monde du business.

*Les Fantômes du Denali* est son premier livre.

*Pour Mac*

*Ce livre est dédié à la mémoire de mon père –  
un homme admirable. Il m'a initié au monde merveilleux  
de la montagne et m'a permis de grandir avec la croyance  
que l'on peut toujours faire mieux si l'on a la volonté d'essayer.*

*Il nous rappelle notre orageuse jeunesse  
Sans voir l'usage que nous en avons fait.*

WILLIAM SHAKESPEARE, *Henry V*



*Nous étions partis à la nuit, et l'aube révéla l'énormité de notre situation. Je jette un regard vers le sérac qui nous domine, au premier jour de notre ascension du Ochs. Photo Dave Wilkinson.*

## PREMIER COUP DE CHANCE

Je comprends pourquoi cette partie de la face n'a jamais été gravie. C'est un terrain difficile, mais s'il n'y a pas eu de tentatives c'est pour une autre raison que je découvre en regardant vers le haut : un mur continu de séracs borde l'arête entre le sommet rocheux du Ochs et le sommet principal de la face nord du Fiescherhorn. Les séracs sont des murs de glace à l'avant des glaciers suspendus que la gravité entraîne vers le vide jusqu'à ce qu'ils « vèlent » – un euphémisme pour signifier que d'énormes tranches de glace se détachent – quand ils deviennent trop lourds où qu'ils passent au-dessus d'une rupture de pente. D'énormes masses de glace basculent ; des dizaines, des centaines, des *milliers* de tonnes de glace peuvent partir en avalanche, de façon imprévisible. Je suis en train de gravir la paroi de rocher et de glace entre les deux sommets, juste à l'aplomb de ces séracs.

Grimper sous des séracs est une loterie. Nous avons choisi de mettre nos vies en jeu au nom d'une petite gloire dans la tribu de nos pairs, de faire un pied de nez à la sagesse de la tradition alpine. Nous avons choisi une ligne au milieu d'une face dont les grimpeurs sensés se sont tenus à l'écart.

Nous passons toute la journée sous la menace des séracs, et je doute qu'on puisse être à l'abri de la ligne de feu ce soir au bivouac. Les séracs deviennent plus petits sur la gauche de la paroi, vers le sommet du Ochs que nous visons, mais ils sont toujours là. Et ils me regardent. Ils m'observent avec leurs faces grêlées et pourries, menaçant à tout instant de se désintégrer et de m'écraser sous leur masse pulvérisée. Nous allons être forcés de dormir sous le chaos aléatoire de la glace suspendue.

Dave « Wilco » Wilkinson, mon compagnon d'ascension, a été attiré par cette paroi vierge et il a insisté pour qu'on la tente avant de faire une tentative dans la face nord de l'Eiger, toute proche. Comme j'aurais préféré aller là-bas directement... mais non, je suis l'apprenti sorcier cet été, je vais où l'on me dit d'aller. Une « course d'échauffement » : ça semblait parfaitement logique dans la voiture quand il me l'a expliqué dans ces termes. Mais maintenant, sur la paroi, notre première ascension ne ressemble pas du tout à une mise en jambes facile. Je pense que la face nord de l'Eiger est moins dangereuse, mais pas de contestation dans les rangs. La nouvelle voie Wilkinson-McCartney nous appelle. Et comme la météo est bonne, elle doit être gravie.

Je n'ai jamais demandé, et il ne me l'a jamais dit, mais je devine que Dave Wilkinson a au moins dix ans de plus que moi, ce qui fait beaucoup quand on a juste 21 ans. On s'est rencontrés dans le nord du pays de Galles. Il faisait partie d'un groupe de grimpeurs qui ont grandi autour de Wolverhampton, dans les Midlands. La Snowdonia, le paradis humide des grimpeurs gallois, était leur destination de week-end favorite. Avec Wilco, ça a tout de suite collé, impossible de ne pas l'apprécier. C'était un alpiniste très expérimenté et pourtant il me traitait en égal, ce qui était très



gentil de sa part si l'on considère le jeune homme arrogant et très pressé que j'étais. Il enseignait dans un lycée professionnel, une carrière qu'il avait sans aucun doute choisie pour son mode de vie, car elle lui permettait de longues vacances dans les Alpes. Je pense qu'il ne se sentait chez lui qu'en compagnie de grimpeurs ; il ne faisait rigoureusement aucun effort pour s'habiller ou s'adapter à la vie hors des montagnes. Ses habits étaient de deux sortes : son équipement d'alpinisme, et l'attirail d'un type qui ne se préoccupait que de ne pas avoir froid. Les déchirures étaient reprises et portées comme autant de décorations. Tel était son rapport excentrique au monde. « Je suis un grimpeur et je m'en fiche. » Un après-midi pluvieux à l'hôtel *Padarn Lake*, un pub où les grimpeurs de Snowdonia se donnaient rendez-vous, il m'avait scotché en expliquant ses vues sur la société, et en particulier comment il pensait que le shampoing était « l'affectation parfaitement inutile d'un monde qui marchait sur la tête ».

J'étais le partenaire qu'il fallait pour un été dans les Alpes. J'étais super en forme, je grimpais plus fort que je ne l'avais jamais fait et j'avais derrière moi une saison dans les Alpes ; j'avais le niveau et l'envie pour n'importe quel projet. Cela lui convenait. Nous ne discuterions pas des choix d'ascensions ; il apportait les projets et l'expérience – tout ce qu'il entendait grimper était bon pour moi.

Dave avait déjà grimpé dans l'Oberland bernois, aussi me contentais-je de suivre consciencieusement l'expert, excité par l'aventure et gorgé de confiance. Nous avons filé un matin vers le haut de la vallée de Zassenberg et trouvé un bon emplacement de bivouac sur le glacier, d'où nous pouvions étudier la face. Tout avait l'air dangereux mais nous avons choisi une ligne sur la droite du sommet rocheux du Ochs, où la menace des séracs

semblait moindre. Le plan de Dave consistait à tracer une ligne directe dans la paroi jusqu'à une selle, juste à droite du triangle sommital du Ochs.

La journée d'aujourd'hui s'est bien passée : nous avons attaqué avant l'aube et sommes à plus de la moitié de la voie. Nous avons perdu du temps dans le mixte du bas de la paroi, et j'ai détesté ça. Comme si les séracs de l'arête sommitale ne suffisaient pas, le glacier suspendu du milieu de la face me semblait également dangereux. Nous l'avons contourné par la droite.

Wilco ne m'avait pas dit grand-chose de la voie et je n'ai pas vu une seule image de la face avant de découvrir de visu les dangers objectifs – une surprise complète. Il ne paraissait pas perturbé et nous nous sommes installés pour un bivouac confortable au pied de la face. Je me disais qu'avec toute son expérience d'alpiniste il en savait plus que moi et j'ai juste déconnecté la glande de l'inquiétude. Mais dès que le soleil s'est levé, j'ai commencé à regarder les séracs au-dessus de moi à chaque fois que je m'arrêtais au relais. En grim pant, concentré sur mes mouvements, je me sentais mieux, mais les moments d'immobilité pendant lesquels je m'occupais des cordes me laissaient largement le temps de regarder vers le haut et de m'inquiéter.

L'alpinisme est un sport cérébral, si tant est que ce soit un sport, ce dont je doute personnellement. En conséquence, on rencontre rarement des grimpeurs stupides, mais des fous qui se laissent aveugler par leur ambition, oui. Sommes-nous en train de faire une folie ?

Le soleil va bientôt se coucher, nous ne ferons plus que deux longueurs aujourd'hui. Je prends la tête pour un passage de glace facile à 60 degrés et je me débrouille pour faire relais juste au-dessous

d'une petite bande de rochers, avec de bons ancrages. Dave est maintenant au-dessus de moi – c'est son tour de prendre la tête, ancrant les pointes avant de ses crampons et ses deux piolets, pour trouver un cheminement dans les rochers raides et glacés de la longueur suivante. Il m'est difficile d'observer tous ses mouvements parce qu'il me bombarde de débris. Depuis que je l'ai vu placer une bonne protection, je me cache sous mon casque. Sans regarder, je peux anticiper chaque averse de débris à partir du bruit que fait son piolet quand il frappe la glace. Si le premier coup est bon, la lame du piolet entre dans la glace avec un *snick*, et il ne frappe qu'une fois. Si l'ancrage est mauvais, il va frapper plusieurs fois, donc sortir la lame de la glace et libérer des débris. Le son que je déteste le plus, c'est quand il frappe de la glace creuse ou fracturée, avec un *pock*. Souvent, une assiette de glace se détache et file vers moi comme un disque, gagnant de la vitesse à chaque seconde. « Glaçon ! » crie-t-il, confirmant ce que j'ai déjà deviné à l'oreille. Je me recroqueville comme un scarabée sous mon sac à dos-carapace et mon casque léger Joe Brown. Dans ces cas-là, je dois vraiment rester tête basse parce qu'un tel projectile peut briser un os.

Heureusement pour moi, il finit par traverser vers la droite. Je ne suis plus dans la ligne de chute des débris. Je peux regarder, hypnotisé, les projectiles qu'il libère disparaître en accélérant dans le vide sombre, avalés par la gravité.

Je l'assure consciencieusement, en surveillant le mou sur les cordes.

– Dix mètres, Dave.

Je veux qu'il sache qu'il doit penser au prochain relais. La corde reste immobile pendant une minute ; il réfléchit et il cherche.

Il prend une décision et la corde file rapidement pendant six ou sept mètres et s'arrête. J'entends son marteau quand il plante un piton, puis de nouveau le son métallique – un second piton. Une averse de débris glacés rebondit dans la paroi.

Au milieu de ce travail, il y a une pause et de puissants jurons – ce qui n'est pas dans le caractère de Wilco. Quelque chose l'a perturbé. Ses jurons expriment une colère contenue, pas le genre de son qu'on émet si l'on se blesse accidentellement. Finalement, j'entends le bref appel.

– Quand tu veux.

C'est mon tour. Je défais les nœuds de mon relais.

– Assure, Dave.

Les cordes se tendent immédiatement. J'enlève les ancrages et les broches à glaces.

– Je grimpe.

Deux coups de piolets, deux ancrages sur les pointes avant de mes crampons et je suis en route. C'est une belle longueur. Ni facile ni trop dure, mais je résiste à la tentation d'en profiter et ne traîne pas. Il va bientôt faire nuit et il faut trouver un endroit pour dormir. Je grimpe aussi vite que ma sécurité le permet. Dave a fait un relais sous un rocher en haut d'une petite arête de glace entre deux goulottes – des tranchées dans la glace creusées par l'abrasion des avalanches.

L'arête divise la chute permanente des débris comme la lame d'un chasse-neige. Il a aplani le haut de l'arête et créé une terrasse assez large pour s'asseoir. Je m'approche. Il a trouvé une position qui nous protège au moins des munitions de petit calibre.

– On ne trouvera pas mieux aujourd'hui, Si', en particulier à cause de ça.

Il montre son piolet. La pointe est brisée tout près du manche. C'était un bon piolet, un Chouinard de qualité avec un manche en bambou. Dave a fait modifier la pointe dans l'atelier de métallurgie de son lycée pour que l'angle soit plus aigu et il s'est brisé au point de soudure. Maintenant, ce n'est plus qu'un bâton de marche, du poids mort sans aucune utilité. Les quatre pattes d'un chat lui servent quand il grimpe mais elles doivent toutes avoir des griffes. Wilco a perdu celles de sa main gauche – un gros problème car un seul d'entre nous pourra grimper correctement en glace. Le bon côté pour moi, c'est qu'avec mes deux engins intacts, je serai presque toujours en tête.

J'approuve la décision de s'arrêter et nous agrandissons la plateforme pour pouvoir nous asseoir tous les deux et cuisiner. Nous sommes toujours exposés aux avalanches mais nous ne pouvons plus améliorer notre position. Nous devons rester assis là, comme si nous n'étions pas concernés, ne pas admettre que nous sommes tendus (pour le moins) et que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Cela gâcherait une belle soirée dans les Alpes – depuis notre perchoir, nous avons une vue magnifique sur la face et sur notre travail de la journée. Nous nous en remettons donc à ce comportement très britannique, stoïque et bizarre, qui fut le prélude de beaucoup de revers du destin. Nous nous installons aussi confortablement que possible, allumons le réchaud pour faire fondre de la glace et préparer notre dîner de soupe déshydratée et de pain complet. Je remarque que ni l'un ni l'autre nous ne retirons notre casque.

Pendant le dîner, nous discutons de ce qui nous attend plus haut. Nous partirons tôt pour sortir de la face le matin, à midi au plus tard. Aucun de nous deux ne veut rester dans la paroi un

après-midi de plus, quand le soleil fragilise la glace et libère les pierres qui fusent comme des missiles. Pire encore, la chaleur du jour risque déclencher des chutes de séracs au-dessus de nos têtes, gâchant un final qui s'avère splendide.

On n'est pas encore de retour au pub, mais on passe le temps en se congratulant mutuellement sur les plus belles longueurs de cette journée quand soudain, une puissante explosion retentit dans la vallée, immédiatement suivie d'un énorme craquement et d'un bruit évoquant du béton liquide versé depuis une grande hauteur. Un sérac s'est brisé juste à droite de l'endroit où nous nous trouvons et des centaines, non, des milliers de tonnes de glace explosent en balayant la voie que nous avons parcourue aujourd'hui.

Tétanisés, nous saisissons tous les deux les sangles de Nylon qui nous relient à nos ancrages. Comme si cela pouvait y faire quelque chose ! Nous ne trouvons qu'une bordée de jurons pour nous protéger.

L'avalanche semble interminable ; elle finit par s'écraser sur le glacier au pied de la face dans une dernière puissante explosion que l'écho des montagnes alentour répercute comme un applaudissement morbide. Nous sommes brièvement enveloppés dans un nuage de neige, et le réchaud s'éteint sous le souffle des turbulences chargées de particules de glace.

Ni Al ni moi ne parlons. Couverts de glace, on ressemble à deux acteurs de muet qui viennent de se prendre une tarte à la crème en plein visage.

Je ne peux pas reprocher à Dave de m'avoir conduit dans cette paroi, même si ça m'effleure pendant un moment. Je ne suis pas stupide, je pouvais voir où j'allais me fourrer, mais je me sens

tout piteux face à une telle attaque de la nature. On ne triche plus, c'est une première ascension et la montagne nous repousse. Je suis traversé par des émotions contraires : éclairé, déniaisé, stimulé... et inquiet car la montagne a clairement gardé beaucoup de munitions.

Impossible de dormir. Le moindre bruit nous fait sursauter, même le froissement du voisin qui bascule d'une fesse gelée sur l'autre. Je passe le temps en faisant du thé. À 4 h 30, je n'y tiens plus.

– Wilco, allons-y. Tirons-nous d'ici. On peut grimper les premières longueurs dans le noir à la lumière des frontales.

De toute évidence, il en était au même point de ses pensées, et nous sommes prêts à partir en quinze minutes. La seule chose qui nous retarde, c'est de devoir attendre que le réchaud ait assez refroidi pour qu'on puisse le mettre dans le sac.

Nous avons deux sortes de broches à glace. Les meilleures, les broches tubulaires à visser, fabriquées depuis peu par une entreprise qu'Yvon Chouinard a créée aux États-Unis. Ce sont les meilleurs ancrages, mais elles ne valent rien comme poignards à glace. Heureusement, il nous reste quelques warthogs, de vieux pitons à glace conçus pour être enfoncés au marteau puis dévissés. Ils ressemblent à l'enfant naturel d'un tire-bouchon et d'un couteau à dents. C'est un de ces engins que Wilco va utiliser comme un poignard, pour remplacer son piolet brisé.

Au début, l'escalade est facile et nous gagnons rapidement le haut d'un petit névé. De là, nous voyons le crux de la voie, un mur mixte de glace et de rocher. Nous voyons aussi que les séracs sont horriblement instables. Il y a assez de glace pour se faufiler d'une goulotte à l'autre dans le rocher, comme des araignées d'hiver. La difficulté atteint parfois le niveau d'un degré V écossais, et il

est très absorbant d'être en tête. Nous gravissons chacun plusieurs longueurs, la dernière étant pour Dave.

Quand je pointe la tête au-dessus du dernier ressaut rocheux où il se tient, je le trouve préoccupé. Il a installé un relais sur des broches, au pied d'un mur de glace raide. Nous sommes proches de l'arête sommitale. C'est ici que le mur de séracs vertical est le moins élevé, mais il est plus dur que ce qu'on attendait. Nous espérons éviter les séracs en passant dans le chas de l'aiguille, au point exact où ils semblaient disparaître. Nous avons dû rêver. Le mur de glace est moins haut, mais il est toujours là et, en partie, très raide. Je passe Dave rapidement pour prendre la tête.

– Vas-y doucement, Si'.

Je songe à laisser mon sac à dos au relais mais il n'est pas très lourd, donc je décide d'attaquer cette dernière longueur sans tarder. Je prends toutes les broches à glace et je laisse les pitons et coinçeurs à Dave pour gagner du poids ; je n'en aurai plus besoin aujourd'hui, il n'y a plus de rocher au-dessus.

Je m'élève de trois mètres et place la première broche. Une douzaine de mètres plus haut, la glace se redresse et devient verticale sur six ou sept mètres. Je décide de placer deux de nos meilleures broches sous ce ressaut : je ne veux pas avoir à m'arrêter pour placer une protection au milieu du passage. Je clippe chacune de mes deux cordes dans les broches pour répartir le poids si je devais chuter. Dave observe chacun de mes mouvements.

– Les broches sont bonnes, Si' ?

– Du costaud... Suis-moi bien.

Ma demande est inutile. Je sens l'attention intense de Wilco remonter les cordes comme de l'électricité. Je prends quelques inspirations profondes, plante mes piolets aussi loin que je peux



au-dessus de ma tête et je m'élève sur les pointes avant. C'est très raide, mais j'arrive tout juste à porter mon poids sur mes pieds. Ce n'est pas un endroit pour s'épuiser.

Je grimpe sans m'arrêter jusqu'à ce que la raideur diminue. Alors je taille une marche qui me permet de reposer mon pied à plat, de côté. J'arrive ainsi à soulager les muscles de mes mollets et à placer une nouvelle broche. Wilco va trouver le passage sévère avec un seul piolet, mais je pourrai l'aider en l'assurant sec depuis le relais.

– Bien vu, Si'. Tu vois le sommet ?

Je le vois. Encore quinze mètres de glace à 60 degrés tout au plus et on sera délivrés de cette paroi. Ce n'est pas le moment de relâcher son attention. Je grimpe avec des gestes prudents et fermes jusqu'à une petite corniche en forme de meringue, large d'un mètre. Je taille deux belles marches pour mes pieds, la neige granuleuse ne supporterait pas la pression de mes pointes avant. Puis j'ouvre une brèche dans la corniche, plante les manches de mes piolets dans la neige et me rétablis à quatre pattes sur l'arête. Pour la première fois depuis deux jours, je peux me tenir debout sur du terrain presque plat.

Il n'y a ni glace ni rocher pour faire un ancrage, je dois improviser. Je descends aussi loin que je peux dans la pente opposée, et je creuse un trou pour m'asseoir, les pieds posés sur le rebord. J'attache mes piolets à mon baudrier, les enfonce dans la neige et m'assieds dessus de tout mon poids. Si Dave tombe, la corde coupera la corniche et le frottement me soulagera d'une partie du poids. De toute façon, il ne va pas tomber. C'est Wilco, après tout.

Je crie aussi fort que je le peux :

– À toi, dès que tu es prêt !

Je n'entends pas la réponse mais je sens la corde devenir molle, et je l'avale comme le pêcheur remonte le poisson qu'il a ferré. Bientôt, Wilco monte régulièrement vers moi et je hale ma prise invisible. Il y a un temps d'arrêt lorsqu'il récupère les broches que j'ai posées sous le ressaut, puis la progression se fait plus lente, comme prévu. Enfin, il sort du crux et la corde file vite, de nouveau. Une minute plus tard, le visage barbu de Wilco est en face de moi. Il sourit.

– Hey, Si', tu viens d'ouvrir ta première voie dans les Alpes !

Une partie de moi est simplement heureuse de voir un nouveau jour, mais je devine que le sentiment d'être le premier à mettre le pied sur un terrain vierge va devenir addictif. J'ai ouvert quelques voies d'escalade en Grande-Bretagne, mais ceci est complètement nouveau, et tandis que nous entamons la longue marche de retour vers la vallée, je m'imagine dans d'autres premières. L'Eiger m'attirera toujours, mais à cet instant, je prends conscience que, désormais, je rêve de premières ascensions.



*Notre voie se trouve à l'aplomb du col juste à droite du triangle rocheux évident du Ochs. Nous nous sommes fourvoyés sous les séracs de l'arête sommitale.*

## Table

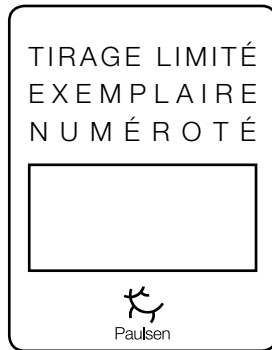
Prologue.....	9
1 – Premier coup de chance.....	21
2 – Sauvetage.....	35
3 – Où personne n’a jamais posé le pied.....	55
4 – Un nouveau monde.....	61
5 – Alaska.....	69
6 – Le glacier de Ruth.....	77
7 – Coup de dés.....	101
8 – Roulette.....	115
9 – La rampe.....	135
10 – La surprise.....	145
11 – Pure chance.....	155
12 – Descente.....	173
13 – « Une obsession pour malades mentaux ».....	183
14 – Un travail inachevé.....	209
15 – Une nature.....	221
16 – Too Loose.....	243
17 – La Vallée de la Mort.....	259
18 – La fissure McCartney.....	269
19 – Sentiments mitigés.....	279
20 – La traversée Roberts.....	289
21 – Hypoxie.....	297
22 – Le dilemme.....	309
23 – Le choix.....	321

24 – Les Freaks.....	339
25 – Largage aérien.....	349
26 – Vol.....	363
27 – Providence.....	377
28 – Antipodes.....	391
29 – La voie du Kangourou.....	397
30 – « Quelqu’un te cherche ».....	405
31 – Le lien.....	413
Épilogue.....	420
Postface par Mark Westman.....	422
Remerciements.....	436

*Une corde de nylon perd sa force en une saison ou deux,  
mais le lien entre les grimpeurs du Denali est indestructible.*

BOB KANDIKO

Il a été tiré de cet ouvrage  
1 000 exemplaires numérotés,  
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics  
à Turin (Italie) en août 2017  
Dépôt légal : août 2017  
ISBN : 978-2-35221-234-8

Simon McCartney

# Les Fantômes du Denali

Traduit de l'anglais par Charlie Buffet

Plus de trente ans après, un alpiniste repentant part sur les traces de son passé, à la recherche d'un lien rompu.

À la fin des années 1970, Simon McCartney, jeune grimpeur britannique brillant et fanfaron, écume les voies les plus dures des Alpes. Une rencontre dans un bar de Chamonix avec un virtuose californien, Jack Roberts, va changer sa vie – et manquer d'y mettre fin. Un lien se noue entre les deux hommes, qui s'envolent pour l'Alaska. Pendant l'été 1978, ils réussissent la première ascension de la face nord du mont Huntington, une voie si dure qu'elle n'a jamais été répétée.

Deux ans plus tard, ils tracent une voie de légende dans la face sud-ouest du Denali (ou McKinley), le plus haut sommet d'Amérique du Nord. Mais Simon passe tout près de la mort, et le lien qui le lie aux montagnes – et à Jack – se dénoue. Une vie plus tard, le hasard remet Simon face à ce passé refoulé. Dans *Les Fantômes du Denali*, il revisite ses deux ascensions légendaires. À la recherche d'un lien perdu avec Jack. Et avec son propre passé.

*Les Fantômes du Denali* (« The Bond ») a obtenu le prix Boardman-Tasker de la littérature de montagne en 2016.

25,00 € TTC (prix France)



[www.editionspaulsen.com](http://www.editionspaulsen.com)